This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V3. M2. 1742 (2)

~~UNS. 158 j. 17~~

MAHOMET,
TRAGEDIE.

PAR

M. DE VOLTAIRE.

REPRE'SENTE'E SUR LE THEATRE, de la Comédie Françoise.

Le 9. Août 1742.

A BRUXELLES,

M. DCC. XLII.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
12 FEB 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

ACTEURS.

MAHOMET.

OMAR, *Général de Mahomet.*

ZOPIRE, *Chérif du Sénat de la Mecque.*

SEIDE. } *Enfans de Zopire élevés ſecrétement*

PALMIRE } *dans le Camp de Mahomet.*

PHANOR, *Confident de Zopire.*

La Scene eſt à la Mecque, dans le Temple des faux Dieux de Zopire.

MAHOMET,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR,

ZOPIRE.

QUI, moi ! baiſſer les yeux devant ces faux prodiges ?
Moi ! de ce Fanatique encenſer les preſtiges,
L'honorer dans la Meque après l'avoir banni ?
Non ! Que des juſtes Dieux Zopire ſoit puni,
Si tu vois cette main juſqu'ici libre & pure,
Carreſſer la revolte, & flatter l'impoſture,

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zele paternel
Du chef auguſte & ſaint du Sénat d'Iſmaël ;

Mais ce zele eſt funeſte, & tant de réſiſtance
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance :
Contre ſes attentats vous pouviez autrefois,
Lever impunément le fer ſacré des Loix,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle,
Etouffer ſous les pieds la premiere étincelle ;
Mahomet Citoyen ne parut à vos yeux,
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux.
Aujourd'huy c'eſt un Prince, il triomphe, il domine,
Impoſteur à la Meque, & Prophete à Medine,
Il ſçait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je ? en ces murs même une Troupe égarée
Des poiſons de l'Erreur avec zele enivrée,
De ſes Miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme & la ſédition,
Appelle ſon Armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais Citoyens avec vous ſont unis,
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toujours ſuivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zele, & la crainte
De la Meque allarmée ont déſolé l'enceinte ;
Et ce Peuple en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encore à ſon pere, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce Traître ! ah Peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage,
Allez, portez en pompe, & ſervez à genoux
L'Idole dont le poids va vous écraſer tous ;
Moi, je garde à ce ſourbe une haine immortelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie eſt trop cruelle,

Lui-même a contre moi trop de reſſentimens,
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;
Et moi juſqu'en ſon Camp j'ai porté le carnage ;
La mort de ſon fils même honora mon courage,
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,
Jamais des mains du tems ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez en la flâme,
Immolez au Public les douleurs de votre ame ;
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans ſeront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frere, épouſe, fille,
Ne perdez point l'Etat, c'eſt-là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelque fois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

On périt avec gloire.

PHANOR.

Ah, quel triſte courage
Vous fait ſi près du Port expoſer au naufrage !
Le Ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encore ce Tyran des humains ;
Cette jeune Palmire en ſes Camps élevée,
Dans nos derniers Combats par vos mains enlevée,
Semble un Ange de paix deſcendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiſer le courroux ;
Déja par ſes Herauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux, qu'à ce Barbere elle ſoit accordée;
Tu veux, que d'un ſi cher & ſi noble Tréſor
Ses criminelles mains s'enrichiſſent encor:
Qui, lorſqu'il nous apporte & l'erreur & la guerre,
Lorſque ſon bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront ſa faveur,
Et la beauté ſera le prix de ſa fureur.
Ce n'eſt pas qu'à mon âge, vers la fin de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuſe envie.
Ce cœur triſte & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut ſentir les feux d'un deſir inſenſé;
Mais, ſoit qu'en tous les tems, un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire,
Soit que privé d'enfans, je cherche à diſſiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper:
Je ne ſçais quel penchant pour cette infortunée,
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée:
Soit foibleſſe ou raiſon, je ne puis ſans horreur,
La voir aux mains d'un monſtre, artiſan de l'erreur.
Je voudrois qu'à mes yeux heureuſement docile,
Elle même en ſecret pût cherir cet aſyle;
Je voudrois que ſon cœur ſenſible à mes bienfaits
Deteſtât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler ſous ces ſacrés Portiques,
Non loin de cet Autel de nos Dieux domeſtiques;
Elle approche, & ſon front, ſiége de la candeur
Annonce en rougiſſant les vertus de ſon cœur.

SCENE SECONDE.

PALMIRE, ZOPIRE.

ZOPIRE.

JEune & charmant objet dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe, honora cette Terre ;
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains,
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence,
Parlez, & s'il me reſte encore quelque puiſſance,
De vos juſtes deſirs ſi je remplis les vœux,
Les derniers de mes jours ſeront les plus heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos loix priſonniere,
Je dûs à mes deſtins pardonner ma miſere.
Vos généreuſes mains s'empreſſent d'effacer
Les larmes que le Ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attens le bonheur de ma vie,
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajouter les miens,
Il vous a demandé de briſer mes liens,
Puiſſiez-vous l'écouter, & puiſſai-je lui dire
Qu'après le Ciel & lui, je dois tout à Zopire.

ZOPIRE.

Ainſi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des Camps, ces horreurs des déſerts,
Cette errante Patrie au trouble abandonnée. . . .

PALMIRE.

La Patrie eſt aux lieux où l'ame eſt enchaînée ;

Mahomet a formé mes premiers ſentimens ;
Et ſes femmes en paix guidoient mes foibles ans,
Leur demeure eſt un Temple où ces femmes ſacrées
Levent au Ciel des mains de leur Maître adorées ;
Le jour de mon malheur helas fut le ſeul jour,
Où le ſort de la guerre a troublé leur ſéjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée
Toujours préſente aux lieux dont je ſuis ſéparée.

ZOPIRE.

J'entens, vous eſperez partager quelque jour
De ce Maître orgueilleux, & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le reſpecte, & mon ame tremblante,
Croit voir en Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un ſi grand himen mon cœur n'eſt point flatté,
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

ZOPIRE.

Ah ! qui que vous ſoyez, il n'eſt pas né peut-être
Pour être votre Epoux, encor moins votre Maître,
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des Loix
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connoiſſons point l'orgueil de la naiſſance,
Sans parens, ſans patrie, eſclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous cheriſſons les fers,
Tout nous eſt étranger hors le Dieu que je ſers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger ! cet état peut-il plaire ?
Quoi vous ſervez un Maître, & n'avez point de pere,
Dans mon triſte Palais, ſeul & privé d'enfans,
J'aurois pû voir en vous l'appui de mes vieux ans ;

Le ſoin de vous former des deſtins plus propices,
Eût adouci des miens les longues injuſtices ;
Mais non ! vous deteſtez ma Patrie & ma Loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous, je ne ſuis point à moi ?
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chere,
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de pere.

ZOPIRE.

Quel pere, juſtes Dieux ! lui ce monſtre impoſteur !

PALMIRE.

Ah ! quels noms odieux lui donnez-vous Seigneur ?
Lui dans qui tant d'Etats adorent leur Prophete,
Lui l'Envoyé de Dieu, & ſon ſeul Interprete.

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux Mortels !
Tout m'abandonne ici pour dreſſer des Autels,
A ce coupable heureux, qu' épargna ma juſtice,
Et qui courut au Trône échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avois entendu ces horribles diſcours,
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnoiſſance
Vos donnoient ſur mon cœur une juſte puiſſance ;
Vous blaſphêmes affreux contre mon Protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſucceder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition ! tes rigueurs inflexibles,
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles :
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs,
Ma pitié malgré moi me fait verſer des pleurs.

PALMIRE.

Et, vous me refuſez ?

ZOPIRE.

Ah! Je ne puis vous rendre
Au Tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre;
Non, je crois voir en vous un bien trop prétieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE TROISIEME.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUE voulez-vous Phanor?

PHANOR.

Aux Portes de la Ville,
D'où l'on void de Morad la campagne fertille,
Omar eſt arrivé.

ZOPIRE.

Qui ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'huy conduit après ſon Char,
Qui combattit long-tems le Tyran qu'il adore,
Qui vangea ſon Pays.

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet inſolent guerrier,
Portant entre ſes mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos Chefs repréſente le gage;
Un guerrier qui le ſuit, s'eſt offert en ôtage,
On le nomme Seide.

PALMIRE.

O Ciel! O ſort plus doux!
Quoi, Seide?

PHA-

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

SCENE QUATRIEME.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

OMAR devant mes yeux ; qu'oſera-t'il me dire?
O Dieux de mon Pays, qui depuis trois mille ans,
Protegez d'Iſmaël les généreux enfans ;
Soleil, ſacré flambeau, qui dans votre carriere,
Image de ces Dieux, nous prêtez leur lumiere,
Voyez & ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité.

SCENE CINQUIEME.

OMAR, ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

EH bien, après ſix ans tu revois ta Patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie ;
Ces Murs ſont encor pleins de tes premiers exploits,
Déſerteur de nos Dieux, Déſerteur de nos Loix,
Perſécuteur nouveau de cette Cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte,
Miniſtre d'un Brigand qu'on dût exterminer,
Parles, que me veux tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner,
Le prophete d'un Dieu par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſurtout pour ton courage,
Te préſente une main qui pourroit t'écraſer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace,
Me propoſer la paix, & non demander grace ;
Souffrirez-vous Grands Dieux, qu'au gré de ſes forfaits,
Mahomet nous raviſſe ou nous donne la paix ?
Et vous qui vous chargez des volontés d'un Traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel Maître ?
Ne l'avez-vous pas vû ſans honneur & ſans biens
Ramper au dernier rang des derniers Citoyens ?
Qu'alors il étoit loin de tant de renommée.

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée,
Juge ainſi du mérite, & péſe les humains
Au poids que la fortune avoit mis dans tes mains.
Ne ſcais tu pas encore homme foible & ſuperbe,
Que l'Inſecte inſenſible enſeveli ſous l'herbe,
Et l'Aigle impérieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.
Les Mortels ſont égaux, ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur difference :
Il eſt de ces Eſprits favoriſés des Dieux,
Qui ſont tout par eux-mêmes, & rien par leurs Ayeux.
Tel eſt l'homme en un mot que j'ai choiſi pour Maître,
Lui ſeul dans l'Univers a merité de l'être,
Tout mortel à ſa Loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiécles à venir.

Dieu maître de ſon choix ne doit rien à perſonne,
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il pardonne ;
C'eſt lui qui par ma voix daigne ici te parler,
Au nom de Mahomet, qu'on apprenne à trembler.

ZOPIRE.

Je te connois Omar, en vain ta politique
Vient ici m'étaler ce tableau fanatique
Il peut des Muſulmans éblouir les eſprits,
Mais l'erreur qu'on adore excite mes mépris.
Bannis toute impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage,
Regarde ce Prophete à qui tu rends hommage ;
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel dégré
Tu fais monter aux Cieux ton phantôme adoré.
Enthouſiaſte, ou fourbe, il faut ceſſer de l'être,
Sers toi de ta raiſon, juge avec moi ton Maître :
Tu verras de Chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa premiere épouſe inſolent impoſteur,
Qui ſous le vain appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante Vieillards à l'exil condamné,
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime ;
De caverne en caverne il fuit avec Fatime,
Ses Diſciples errans de Cités en déſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fers,
Vont de leur ſecte impie étendre la ruine,
De leurs venins bientôt ils infectent Medine.
Toi-même alors, toi-même écoutant la raiſon,
Tu voulus dans ſa ſource arrêter le poiſon ;
Je te vis plus heureux, & plus juſte & plus brave
Attaquer le Tyran dont je te vois l'eſclave :

S'il eſt un vrai Prophete, oſas tu le punir,
S'il eſt un impoſteur oſes tu le ſervir.

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumiere,
Ne me fit voir en lui rien qu'un homme ordinaire ;
Mais enfin, quand j'ai vû que Mahomet eſt né
Pour changer l'Univers à ſes pieds conſterné,
Quand mes yeux éclairés du feu de ſon génie,
Le virent commencer ſa carriere infinie,
Eloquent, intrepide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'aſſociai ma vie à ſes travaux immenſes,
Des Trônes, des Autels en ſont les récompenſes.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi,
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainſi que moi ;
Reconnois une Loi qui s'étend par la guerre,
Tu me vois après lui le premier de la Terre,
Le poſte qui te reſte eſt encore aſſez beau,
Pour fléchir noblement ſous ce Maître nouveau.
Vois ce que nous étions, & vois ce que nous ſommes,
Le Peuple aveugle & foible eſt né pour les Grands-Hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir ;
Viens régner avec moi ſi tu crains de ſervir,
Partage nos Grandeurs, au lieu de t'y ſouſtraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'eſt qu'à Mahomet, à ſes pareils, à toi
Que je prétends, Omar, inſpirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Chérif infidele,
Encenſe un impoſteur & couronne un rebelle ;
Je ne te nierai point que ce fier ſéducteur,
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur :

Je connois comme toi les talens de ton maître,
S'il étoit vertueux, c'eſt un Héros peut-être ;
Mais ce Héros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les Tyrans c'eſt le plus criminel.
Tu me vantes en vain ſa trompeuſe clémence ;
Le grand art qu'il poſſede eſt l'art de la vengeance ;
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin,
Le priva de ſon fils que fit périr ma main,
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le pere,
Ma haine eſt inflexible ainſi que ma colere ;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juſte au méchant ne ſçait point pardonner,

OMAR.

Hé bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus,
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire,
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire ;
Me vendre ici ma honte, & marchander la paix
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits.
Tu veux que ſous ſes Loix Palmire ſe remette,
Elle a trop de vertu pour être ſa ſujette,
Et je veux l'arracher aux tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les Loix & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un Juge implacable,
Qui ſur ſon Tribunal intimide un coupable ;
Penſe & parle en miniſtre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'Envoyé d'un grand homme & d'un Roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait Roi? Qui l'a couronné?

OMAR.

La Victoire.
Ménage ſa puiſſance, & reſpecte ſa gloire;
Au nom de Conquérant & de Triomphateur,
Il veut joindre celui de Pacificateur,
Son armée eſt encore aux bords du Saïbare,
Des murs où je ſuis né, le ſiege ſe prépare,
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler,
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui, Mahomet.

OMAR.

Lui-même il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître,
Si de ces lieux ſacrés j'étois l'unique maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurois répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu;
Mais puiſque ton Sénat inſolemment partage,
De ce Gouvernement le frivole avantage,
Puiſqu'il régne avec toi, je cours m'y preſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis; nous verrons qui l'on doit écouter;
Je défendray mes Dieux, mes Loix & ma Patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du genre humain.
Qu'un fourbe oſe annoncer les armes à la main.

SCENE SIXIEME.

ZOPIRE, PHANOR.

TOI, Phanor, viens m'aider à repouſſer ce traître ;
Le ſouffrir parmi-nous, & l'épargner, c'eſt l'être.
Renverſons ſes deſſeins, confondons ſon orgueil,
Préparons ſon ſupplice, ou creuſons mon cercueil,
De lui ſeul ennemi : pour lui ſeul implacable,
L'amour de la vertu me rend inexorable.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DANS ma priſon affreuſe, eſt-ce un Dieu qui te guide ?
Mes maux ſont-ils finis ? Te revois-je, Seide ?

SEIDE.

O charme de ma vie & de tous mes malheurs,
Palmire, unique objet qui m'a couté des pleurs !
Depuis ce jour de ſang qu'un ennemi barbare,
Prés des camps du Prophete aux bords du Saïbare.
Vint arracher ſa proie à mes bras tout ſanglans ;
Qu'étendu loin de toi ſur des corps expirans,
Mes cris mal entendus ſur cette infâme rive,
Invoquerent la mort, ſourde à ma voix plaintive.

O ma chere Palmire, en quel gouffre d'horreur,
Tes périls & ta perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accuſoient la lenteur des jours de la vengeance.
Que je hâtois l'aſſaut ſi long-tems differé,
Cette heure, où de carnage & de ſang enyvré,
Je devois de mes mains brûler la ville impie,
Où Palmire a pleuré ſa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les ſublimes deſſeins,
Que n'oſe approfondir l'humble eſprit des humains,
Ont fait entrer Omar dans ce lieu d'eſclavage ;
Je l'apprens, & j'y vole, on demande un ôtage ;
J'entre, je me preſente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seide au moment même, avant que ta préſence,
Vint de mon déſeſpoir calmer la violence,
Je me jettois aux pieds de mon fier raviſſeur.
" Vous voyez, ai-je dit les ſecrets de mon cœur,
" Ma vie eſt dans le camp dont vous m'avez tirée,
" Rendez-moi le ſeul bien dont je ſuis ſéparée.
Mes pleurs en lui parlant ont arroſé ſes pieds,
Ses refus ont ſaiſi mes eſprits effrayés,
J'ai ſenti dans mes yeux la lumiere obſcurcie
Mon cœur ſans mouvement, ſans chaleur & ſans vie,
D'aucun ombre d'eſpoir n'étoit plus ſecouru,
Tout finiſſoit pour moi quand Seide a paru.

SEIDE.

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes.

PALMIRE.

C'eſt Zopire, il ſembloit touché de mes allarmes ;

Mais ! hélas le cruel vient de me déclarer,
Que des lieux où je ſuis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare ſe trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & moi-même peut-être,
Car j'oſe me nommer après ces noms fameux :
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux :
Nous briſerons ta chaîne, & tarirons tes larmes,
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Ce Dieu, dont j'ai porté les ſacrés étendards,
Ce Dieu, qui de Medine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos yeux abbattue ;
Omar eſt dans la ville, & le peuple à ſa vue,
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur,
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur ;
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amene.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit, il briſeroit ma chaîne,
Il uniroit nos cœurs, nos cœurs lui ſont offerts ;
Mais il eſt loin de nous, & nous ſommes aux fers.

SCENE DEUXIEME.

OMAR, SEIDE, PALMIRE.

OMAR.

VOs fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſperance,
Le ciel nous favoriſe, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui !

PALMIRE.

Notre auguſte pere.

OMAR.

Au conſeil aſſemblé
L'eſprit de Mahomet par ma bouche à parlé.
Ce favori du Dieu qui préſide aux batailles ;
Ce grand homme, ai-je dit, eſt né dans nos murailles,
Il s'eſt rendu des Rois le maître & le ſoutien,
Et vous lui refuſez le rang de Citoyen.
Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
Il vient vous protéger, mais ſur-tout vous inſtruire,
Il vient dans vos cœurs même établir ſon pouvoir.
Plus d'un Juge à ma voix a paru s'émouvoir,
Les eſprits s'ébranloient : l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raiſon l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un appui.
On l'aſſemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux Citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte ;
Après quinze ans d'exil il revoit ſes foyers,
Il vient accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Amnon, d'Hercide & de ſa noble élite.
Il entre, & ſur ſes pas chacun ſe précipite ;
Chacun porte un regard comme un cœur different,
L'un croit voir un Héros, l'autre voir un Tyran :
Celui-ci le blaſphéme, & le menace encore ;
Cet autre eſt à ſes pieds les embraſſe & l'adore.
Nous faiſons retentir à ce peuple agité
Les noms ſacrés de Dieu, de paix, de liberté ;
De Zopire éperdu la cabale impuiſſante
Nous importune en vain de ſa rage expirante ;
Au milieu de leurs cris, le front calme & ſerein,
Mahomet marche en Maître, & l'Olive à la main ;
La Tréve eſt publiée, & le voici lui-même.

SCENE TROISIEME.

MAHOMET, OMAR, SEIDE, PALMIRE.

Suite de Mahomet.

MAHOMET.

INvincibles ſoutiens de ma grandeur ſuprême,
Noble & ſublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple; inſtruiſez en mon nom;
Promettez, menacez, que la vérité régne,
Qu'on adore mon Dieu, mais ſur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seide, en ces lieux.

SEIDE.

O mon pere, ô mon Roi!
Le Dieu qui vous inſpire a marché devant moi,
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eut fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſçait point me ſervir;
J'obéis à mon Dieu, vous ſçachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ſon impatience:
Elevez près de vous dès notre tendre enfance,
Les mêmes ſentimens nous animent tous deux.
Hélas! mes triſtes jours ſont aſſez malheureux,
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui priſonniere;
Mes yeux de pleurs noyés, s'ouvroient à la lumiere,
M'empoiſoneriez-vous l'inſtant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'eſt aſſez; je lis dans votre cœur;

Que rien ne vous allarme, & rien ne vous étonne.
Allez malgré les soins de l'Autel & du Trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts,
Je veillerai sur vous comme sur l'Univers.

(*A Zeide.*)

Vous suivez mes guerriers; & vous, jeune Palmire,
En servant votre Dieu, ne craignez que Zopire.

SCENE QUATRIEME.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOI, reste, brave Omar; il est tems que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur,
D'un siége encor douteux la longueur ordinaire,
Peut retarder ma course & borner ma carriere.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés;
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire:
Tu connois quel oracle, & quel bruit populaire,
Ont promis l'Univers à l'Envoyé d'un Dieu,
Qui reçu dans la Meque, & vainqueur en tout lieu,
Entreroit dans ces murs en écartant la guerre.
Je viens mettre à profit les erreurs de la Terre.
Mais tandis que les miens par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts;
De quel œil revois-tu Palmire avec Zeide?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui formés sous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de pere que toi,

Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eût un cœur plus docile, un eſprit plus crédule,
De tous les Muſulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis ;
Ils s'aiment, c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes tu leurs tendreſſes ?

MAHOMET.

Ah ! connois mes fureurs & toutes mes foibleſſes.

OMAR.

Comment ?

MAHOMET.

Tu ſçais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions regne au fond de mon cœur ;
Chargé du ſoin du Monde, environné d'allarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre & les armes :
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſterité :
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe,
Qui nourrit des humains la brutale moleſſe ;
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole, il eſt ma récompenſe,
Le fruit de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le ſeul Dieu qui me parle, & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition ;
Je préfere en ſecret Palmire à mes épouſes :
Conçois tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes ?
Quand Palmire à mes pieds par un aveu fatal
Inſulte à Mahomet, & lui donne un Rival.

OMAR.

Et tu n'eſt pas vengé ?

MAHOMET.

Juge ſi je dois l'être ;
Pour le mieux déteſter apprens à le connoître :
De mes Dieux ennemis apprens tous les forfaits,
Tous deux ſont nés ici du Tyran que je hais.

OMAR.

Quoi Zopire.....

MAHOMET.

Eſt leur pere. Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance ;
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux,
Déja ſans ſe connoître, ils m'outragent tous deux.
J'attiſois de mes mains leurs feux illégitimes,
Le Ciel voulut ici raſſembler tous les crimes ;
Je veux . . . leur pere vient. Ses yeux lancent ſur nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Obſerve tout, Omar, & qu'avec ſon eſcorte,
Le vigilant Hercide aſſiege cette porte.
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut lancer,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE CINQUIEME.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH ! quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi ! recevoir ici cet ennemi du Monde.

MAHOMET.

Approche, & puiſqu'enfin le Ciel veut nous unir,
Vois Mahomet ſans crainte, & parle ſans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi dont l'artifice,
A traîné ta Patrie au bord du précipice,
Pour toi de qui la main ſeme ici les forfaits,
Et fit naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom ſeul parmi nous diviſe les familles,
Les époux, les parens, les meres & les filles,
Et la trêve pour toi n'eſt qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La diſcorde civile eſt par tout ſur ta trace,
Aſſemblage inoui de menſonge & d'audace,
Tyran de ton Pays, eſt-ce ainſi qu'en ce lieu,
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu.

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inſpire:
Le glaive & l'Alcoran dans mes ſanglantes mains,
Impoſeroient ſilence au reſte des humains,
Ma voix feroit ſur eux les effets du Tonnerre,
Et je verrois leurs fronts attachés à la Terre.
Mais je te parle en homme, & ſans rien déguiſer,
Je me ſens aſſez grand pour ne pas t'abuſer.
Vois quel eſt Mahomet, nous ſommes ſeuls, écoute.
Je ſuis ambitieux, tout homme l'eſt ſans doute;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoïen
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque Peuple à ſon tour a brillé ſur la Terre.
Par les Loix, par les Arts, & ſur tout par la Guerre:
Le tems de l'Arabie eſt à la fin venu.
Ce Peuple généreux trop long-tems inconnu,

Laiſſoit dans ſes déſerts enſevelir ſa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués par la victoire,
Vois du Nord au Midi l'Univers déſolé,
La Perſe encor ſanglante & ſon Trône ébranlé,
L'Inde eſclave & timide, & l'Egypte abbaiſſée,
Des Murs de Conſtantin la grandeur éclipſée ;
Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand Corps déchiré, dont les membres épars
Languiſſent diſperſés ſans honneur & ſans vie.
Sur ces débris du Monde élevons l'Arabie ;
Il faut de nouveaux cultes, il faut de nouveaux fers.
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers.
En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie,
Chez les Cretois Minos, Numa dans l'Italie,
A des Peuples ſans mœurs, & ſans culte & ſans Rois,
Donnerent aiſément d'inſuffiſantes Loix.
Je viens après mille ans chaſſer ces loix groſſieres,
J'apporte un joug plus noble aux Nations entieres.
J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré,
De ma grandeur naiſſante eſt le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma Patrie,
Je détruis ſa foibleſſe & ſon idolâtrie ;
Sous un Roi, ſous un Dieu je viens la réunir,
Et pour la rendre illuſtre, il la faut aſſervir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes deſſeins, c'eſt donc toi dont l'audace
De la Terre à ton gré prétend changer la face.
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penſer comme toi ;
Tu ravages le monde, & tu prétens l'inſtruire :
Ah ! ſi par des erreurs il s'eſt laiſſé ſéduire ;

Si

Si la nuit du menſonge a pû nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as tu reçu d'enſeigner, de prédire,
De porter l'encenſoir, & d'affecter l'Empire.

MAHOMET.

Le droit qu'un eſprit vaſte & ferme en ſes deſſeins
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Ainſi tout ſcélerat qui penſe avec courage
Doit donner aux Mortels un nouvel eſclavage,
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur.

MAHOMET.

Oui je connois ton Peuple, il a beſoin d'erreur.
Ou véritable, ou faux, mon culte eſt néceſſaire ;
Que t'ont produit tes Dieux, quel bien t'ont-ils pû faire ?
Quels lauriers vois-tu croître aux pieds de leurs Autels ?
Ta Secte obſcure & baſſe avilit les Mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme ſtupide ;
La mienne éleve l'ame, & la rend intrepide,
Ma loi fait des Heros.

ZOPIRE.

Dis plûtôt des Brigands,
Porte ailleurs tes leçons l'école de Tyrans,
Vas vanter l'impoſture à Medine où tu régnes,
Où tes Maîtres ſéduits marchent ſous tes enſeignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abbatus.

MAHOMET.

Des égaux, dès long-tems Mahomet n'en a plus ;
Je fais trembler la Mecque, & je regne à Medine,
Crois-moi, reçois la paix ſi tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix eſt dans ta bouche, mais ton cœur en eſt loin,
Penſes-tu me tromper ?

MAHOMET.

Je n'en ai pas beſoin.
C'eſt le foible qui trompe, & le puiſſant commande ;
Demain j'ordonnerai ce que je te demande,
Demain je puis te voir à mon joug aſſervi,
Aujourd'huy Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis, nous cruel ! Ah quel nouveau preſtige !
Connois-tu quelque Dieu qui faſſe un tel prodige ?

MAHOMET.

J'en connois un puiſſant & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui ?

MAHOMET.

La néceſſité.
Ton interêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les Enfers & les Cieux ſeront unis enſemble ;
L'interêt eſt ton Dieu, le mien eſt l'équité :
Contre ces ennemis il n'eſt point de traité.
Quel ſeroit le lien, répons-moi ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes ?
Répons, eſt-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

Oui, ce ſont tes fils même ; oui, connois un myſtére
Dont ſeul dans l'Univers je ſuis dépoſitaire,

Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivroient ! qu'as tu dit ? O Ciel ! ô jour heureux !
Ils vivroient ! c'eſt de toi, qu'il faut que je l'apprenne.

MAHOMET.

Elevés dans mon Camp, tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers, ils pourroient te ſervir.

MAHOMET.

Mes bienfaiſantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! ſur eux tu n'as point étendu ta colere ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur pere.

ZOPIRE.

Acheve, éclaircis-moi, parles, quel eſt leur ſort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains, & leur vie & leur mort,
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les ſauver, à quel prix, à quel titre ?
Faut-il donner mon ſang, faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'Univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton Temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux Peuples effrayés,
Me ſervir en Prophete, & tomber à mes pieds,
Je te rendrai ton fils, & je ſerai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet je ſuis pere, & je porte un cœur tendre ;

Aprés quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir & mourir dans leurs embraſſemens.
C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie;
Mais s'il faut à l'erreur aſſervir ma Patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux;
Connois moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET.

Fier Citoyen, Vieillard inexorable,
Je ſerai plus que toi cruel, impitoyable.

SCENE SIXIEME.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

MAhomet, il faut l'être, ou nous ſommes perdus;
Les ſecrets du Tyran me ſont déja vendus,
Demain la trêve expire & demain l'on t'arrête,
Demain Zopire eſt maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du Sénat vient de te condamner,
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner,
Le meurtre d'un Heros, ils le nomment ſupplice,
Et cet affreux complot, ils le nomment juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne, ils verront ma fureur,
La perſécution fut toujours ma grandeur,
Zopire va périr.

OMAR.

Cette téte funeſte
En tombant à tes pieds fera fléchir le reſte;
Mais ne perd point de tems.

MAHOMET.

Malgré tout mon courroux,
Je veux cacher le bras d'où partiront les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop mépriſable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire,
Et j'ai beſoin d'un bras qui par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat, je réponds de Seide.

MAHOMET.

De lui.

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui,
L'aborder en ſecret, & te vanger de lui.
Tes autres favoris zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout on trop d'expérience ;
Ils ſont tous dans cet âge où la maturité,
Fait tomber le bandeau de la crédulité :
Il faut un cœur plus ſimple ; aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions,
Et Seide enyvré de ſuperſtitions,
Eſt un lyon docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frere de Palmire !

OMAR.

Oui, lui-même Seide :
De ton fier ennemi fils audacieux,
De ton Maître offenſé Rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteste Seide, & son nom seul m'offense,
La cendre de mon fils me crie encor vengeance ;
Mais tu connois l'objet de mon fatal amour,
Tu connois dans quel sang elle a puisé le jour ;
Tu vois que dans ces lieux environné d'abîmes,
Je viens chercher un Trône, un Autel, des victimes,
Qu'il faut d'un Peuple fier enchanter les esprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor son fils ;
Allons, consultons bien, mon interêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion à qui tout est soumis,
Et la nécessité par qui tout est permis.

ACT III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

QUOI ! Zopire en secret demande à nous parler ;
Dans quel tems, dans quels lieux, qu'a-t'il à révéler ?
Le tems presse, dit-il.

PALMIRE.

Ah, demeure Seide ;
Crains les complots sanglans d'un Sénat homicide ;
Zopire nous trahit, on s'arme, on va frapper,
Le Pontife l'a dit, il ne peut nous tromper,

SEIDE.

Gardes-toi de Zopire, évite ſa préſence : . . . .
Je verrois ce vieillard avec pleine aſſurance :
Mais mon devoir m'appelle, il lui faut obéir,
Je m'arrache à moi-même, & c'eſt pour t'obtenir.
Omar offre pour nous un ſecret ſacrifice,
J'y vais parler à Dieu, reclamer ſa juſtice,
Lui jurer de mourir pour deffendre ſa Loi,
Et mes ſermens ne ſeront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ces ſermens je ne ſuis pas préſente,
Si je l'accompagnois, j'aurois moins d'épouvante ;
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Ne parle que de ſang déja prêt à couler,
Il m'avertit ſur-tout de craindre pour Seide.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur ſi perfide ?
Ce matin comme ôtage à ſes yeux préſenté,
J'admirois ſa nobleſſe & ſon humanité,
Je ſentois qu'en ſecret une force inconnue
Elevoit juſqu'à lui mon ame prévenue ;
Soit reſpect pour ſon nom, ſoit qu'un dehors heureux,
Me cachât de ſon cœur les replis dangereux :
Soit que dans ces momens que je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entiere à ſon bonheur livrée,
Oubliant ſes douleurs, & chaſſant tout effroi,
Ne connut, n'entendit, ne vit plus rien que toi,
Je me trouvois heureux d'être auprès de Zopire ;
Je le hais d'autant plus qu'il à ſcu me ſéduire ;
Mais malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il eſt dur de hair ceux qu'on voudroit aimer.

PALMIRE.

Ah ! que le ciel en tout a joint nos deſtinées,
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées.
Sans toi, ſans mon amour, ſans ce tendre lien,
Sans cet inſtinct puiſſant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurois eu des remords en accuſant Zopire.

SEIDE.

Laiſſons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu que tous deux nous ſervons.
Je vais prêter, Palmire, un ſerment redoutable,
Le Dieu qui m'entendra, me ſera favorable ;
Et le Prophéte Roi qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi je vais tout entrependre.

SCENE DEUXIEME.

PALMIRE *ſeule.*

D'UN noir preſſentiment je ne puis me deffendre ;
Cet amour dont l'idee avoit fait mon bonheur,
Ce jour ſi ſouhaitté, n'eſt-il qu'un jour d'horreur ?
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Seide ?
Tout m'eſt ſuſpect ici, Zopire m'intimide ;
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à ſon nom même une ſecréte horreur :
Dans les profonds reſpects que ce Héros m'inſpire ;
Je ſens que je le crains preſque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis,
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis ;
Hélas, daigne eſſuyer les pleurs où je me noye.

SCENE

SCENE TROISIEME.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Eſt Mahomet, c'eſt lui, qu'un Dieu puiſſant m'envoye :
Seigneur, ſauvez Seide.

MAHOMET.

Quel eſt donc cet effroi ?
Et que craint-on pour lui, quand il eſt près de moi ?

PALMIRE.

O Ciel ! vous redoublez la terreur qui m'agite ;
Seigneur, en me parlant, votre ame eſt interdite :
Mahomet eſt troublé pour la premiere fois.

MAHOMET.

Je devrois l'être au moins du trouble où je vous vois ;
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence,
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe ?
Votre cœur a-til pu, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle ?
Ingrat à mes bienfaits, à mes Loix infidelle.

PALMIRE.

Que dites-vous ? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Eh ! quoi, n'avez-vous pas daigné dans ce lieu même,
Juſtifier ſon choix, & conſentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formoit en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence;
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence,
A d'étranges erreurs le cœur peut ſe livrer.

PALMIRE.

Non, en aimant Seide, il ne peut s'égarer.

MAHOMET.

Il vous charme à ce point.

PALMIRE.

Seigneur, je le confeſſe,
J'ai penſé que Dieu même approuvoit ma tendreſſe.
Nos penchans, diſiez-vous, ne viennent que de lui,
Il ne ſçauroit changer: voudroit-il aujourd'hui
Réprouver un amour, que ſans doute il fit naître?
Ce qui fut innocent, peut-il ceſſer de l'être?
Pourrois-je être coupable?

MAHOMET.

Oui, vous l'êtes pour moi,
Vous, ſous mes yeux nourrie à l'ombre de la foi,
Des enfans de tribut, vous toujours diſtinguée,
Vous à qui ma tendreſſe eſt encor prodiguée,
Vous qu'un prophane enfin commence à me ravir.

PALMIRE.

Non, Seigneur, près de vous il veut vivre & mourir.
Rien ne m'arrache à vous, non, vos bontés paſſées
Ne s'effaceront pas du fond de nos penſées.
Seigneur, ſi j'en perdois le ſacré ſouvenir,
Que Seide à vos yeux s'empreſſe à m'en punir.

MAHOMET.

Seide!

PALMIRE.

Ah, quel courroux arme votre œil sévere?

MAHOMET.

Allez... rassurez-vous... je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentimens secrets,
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts;
Je suis digne du moins de votre confiance,
Vos destins dépendront de votre obéissance:
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Meritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoique la voix du ciel ordonne de Seide,
Affermissez les pas où son devoir le guide,
Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon pere, il les remplira tous;
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même,
Il vous chérit encor beaucoup plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous son Roi, son pere, son appui,
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui;
Je cours à vous servir encourager son ame.

SCENE QUATRIEME.

MAHOMET *seul.*

QUOI, je suis malgré moi confident de sa flamme?
Quoi! sa naïveté confondant ma fureur,
M'enfonce innocemment le poignard dans le cœur.
Pere, enfans destinés aux malheurs de ma vie,
Race toujours funeste, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE CINQUIEME.

OMAR, MAHOMET.

OMAR.

ENfin voici le tems, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire ;
Sa mort ſeule à vos pieds mettra ſes Citoyens,
Tout eſt déſeſpéré ſi tu ne les préviens.
Le ſeul Seide ici peut le ſervir ſans doute,
Lui ſeul il voit Zopire, il lui parle, il l'écoute !
Tu vois cette retraite & cet obſcur détour,
Qui peut de ton Palais conduire à ſon ſéjour :
Là, cette nuit Zopire à ſes Dieux chimériques
Offre un encens frivole, & des vœux fanatiques ;
Là, Seide enyvré du zele de la Loi,
Peut l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eſt né pour le crime,
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, ma loi, mes feux, ma ſûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut ; mais crois-tu que ſon jeune courage ;
Nourri du fanatiſme, en ait toute la rage.

OMAR.

Lui ſeul ſemble formé pour remplir ton deſſein,
Palmire à te ſervir excite encor ſa main ;
L'amour, le fanatiſme aveuglent ſa jeuneſſe ;
Il ſera furieux à force de foibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds du ſerment as-tu lié ſon cœur ?

OMAR.

Du plus ſaint appareil la ténébreuſe horreur,
Les autels, les ſermens, tout enchaîne Seide ;
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE SIXIEME.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfant d'un Dieu qui parle à votre cœur.
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême,
Il faut vanger ſon culte, il faut vanger Dieu même.

SEIDE.

Roi, Pontife & Prophéte à qui je ſuis voué,
Maître des Nations, par le ciel avoué,
Vous avez ſur mon cœur une entiere puiſſance ;
Eclairez ſeulement ma docile ignorance,
Un mortel vanger Dieu.

MAHOMET.

C'eſt par vos foibles mains,
Qu'il veut épouvanter les prophanes humains.

SEIDE.

Ah ſans doute, ce Dieu dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne; il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes decrets divins aveugle exécuteur,
Adorez & frappez, vos mains ſeront armées
Par l'Ange de la mort & le Dieu des armées.

SEIDE.

Parlez, quels ennemis faut-il vous immoler?
Quel tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler?

MAHOMET.

Le ſang d'un meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils,
Le ſang du plus cruel de tous mes ennemis,
De Zopire.

SEIDE.

De lui! quoi mon bras....

MAHOMET.

Temeraire,
On devient ſacrilège alors qu'on délibere.
Loin de moi les Mortels aſſez audacieux,
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque oſe penſer n'eſt pas né pour me croire,
Obéir en ſilence eſt votre ſeule gloire;
Songez-vous qui je ſuis, ſongez-vous qu'en ces lieux,
Ma voix vous a chargé des volontés des Cieux.
Si malgré ſes erreurs & ſon idolâtrie,
Des Peuples d'Orient la Mecque eſt la patrie,
Si ce Temple du monde eſt promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le Pontife & le Roi,

Si la Mecque eſt ſacrée, en ſçavez-vous la cauſe ?
Ibrahim y nâquit, & ſa cendre y repoſe,
Ibrahim dont le bras docile à l'Eternel,
Traîna ſon fils unique aux marches de l'Autel,
Etouffant pour ſon Dieu les cris de la nature ;
Et quand ce Dieu par vous veut venger ſon injure,
Quand je demande un ſang à lui ſeul addreſſé,
Quand Dieu vous a choiſi, vous avez balancé :
Allez vil Idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Muſulman, cherchez un autre Maître.
Le prix étoit tout prêt, Palmire étoit à vous,
Mais vous bravez Palmire, & le Ciel en courroux ;
Lâche & foible inſtrument des vengeances ſuprêmes,
Les traits que vous portiez vont tomber ſur vous même.
Fuyez, ſervez, rampez ſous nos fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre Dieu, tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéiſſez, frappez, teint du ſang d'un impie,
Meritez par ſa mort une éternelle vie.
(*A Omar.*)
Ne l'abandonne pas, & non loin de ces lieux,
Sur tous ſes mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE SEPTIEME.

SEIDE *ſeul.*

IMmoler un vieillard de qui je ſuis l'ôtage,
Sans armes, ſans défenſe, appeſanti par l'âge !
N'importe, une victime amenée à l'Autel,
Y tombe ſans défenſe, & ſon ſang plaît au Ciel.

Dieu m'a daigné choiſir pour ce grand ſacrifice,
J'en ai fait le ſerment, il faut qu'il s'accompliſſe.
Venez à mon ſecours, ô vous de qui le bras,
Aux Tyrans de la Terre a donné le trépas,
Ajoûtez vos fureurs au zéle qui me preſſe,
Otez moi ma pitié, ce n'eſt qu'une foibleſſe,
Ange de Mahomet, Ange exterminateur,
Mets la férocité dans le fonds de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCENE HUITIEME.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

AMes yeux tu te troubles Seide,
Vois d'un œil plus content le deſſein qui me guide,
Otage infortuné que le ſort m'a remis,
Je te vois à regret parmi nos ennemis,
La trêve a ſuſpendu les momens du carnage,
Ce torrent ſuſpendu peut s'ouvrir un paſſage,
Je ne t'en dis pas plus, mais mon cœur malgré moi:
A frémi des dangers aſſemblés près de toi:
Cher Seide en un mot dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton aſyle unique;
Je réponds de tes jours, ils me ſont précieux,
Ne me réfuſes pas.

SEIDE.

O mon devoir, O Cieux!
Quoi, Zopire eſt-ce vous, qui n'avez d'autre envie,
Que de me proteger, de veiller ſur ma vie?

(*A part.*)

Tout prêt à le frapper, qu'ai-je oui, qu'ai-je vû
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt émû.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être,
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être,
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens ;
Exterminez, Grands Dieux, de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes.

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connois donc la vertu.

ZOPIRE.

Tu la connois bien peu, puiſque tu t'en étonne ;
Mon fils, à quelle erreur, helas tu t'abandonne !
Ton eſprit faſciné par les loix d'un Tyran,
Penſe que tout eſt crime, hors d'être Muſulman ;
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avois en horreur avant de me connoître,
Avec un joug de fer un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé :
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne,
Mais peu tu croire un Dieu qui commande la haine.

SEIDE.

Ah ! je ſens qu'à ce Dieu je vais déſobéir,
Non Seigneur, non, mon cœur ne ſçauroit vous haïr.

ZOPIRE. *à part.*

Helas, plus je lui parle, & plus il m'intereſſe :
Son âge, ſa candeur ont ſurpris ma tendreſſe ;

Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur,
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?

(*A Seide.*)

Quel eſt tu ? de quel ſang les Dieux t'ont-ils fait naître ?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un Maître,
Que juſqu'à ce moment j'avois toujours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma foibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi, tu ne connois point de qui tu tiens la vie ?

SEIDE.

Son Camp fut mon berceau, ſon Temple ma patrie ;
Je n'en connois point d'autre, & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon Maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seide éprouvé ſa clemence.

ZOPIRE.

Je ne puis te blâmer de ta reconnoiſſance.
Oui, les bienfaits, Seide, ont des droits ſur un cœur ;
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il ton bienfaiteur ?
Il t'a ſervi de pere auſſi bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré,
De quelque grand remords tu ſemble déchiré.

SEIDE.

Eh ! qui n'en auroit pas dans ce jour effroyable ?

ZOPIRE.

Si tes remords ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Viens, le ſang va couler, je veux ſauver le tien.

SEIDE. *à part.*

Juſte Ciel ! & c'eſt moi qui répandrois le ſien ?

O ſermens ! ô Palmire ! ô vous Dieu des vengeances.

ZOPIRE.

Remets toi dans mes mains, trembles, ſi tu balances,
Suis-moi.

SCENE NEUVIEME.

PHANOR, ZOPIRE, SEIDE.

PHANOR.

SEigneur liſez ce billet important.
Qu'un Arabe en ſecret m'a donné dans l'inſtant.

ZOPIRE. *Il lit.*

Hercide! qu'ai-je lu? Dieux votre providence,
Voudroit-elle adoucir ſoixante ans de ſouffrance?
(*Après avoir regardé Seide*)
Suis-moi.

SEIDE.

Quoi Mahomet.....

ZOPIRE.

Viens ton ſort en dépend.

SCENE DIXIEME.

OMAR *avec ſa ſuite arrivant avec précipitation de l'autre côté du Théatre.*

ZOPIRE, SEIDE, PHANOR.

OMAR.

TRaître, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où ſuis-je? où ſuis-je? ô Ciel? & que dois-je ré-
ſoudre?
D'un & d'autre côté je ſuis frapé du foudre.
Où courrir, où porter un trouble ſi cruel,
Ou fuir?

OMAR.

Aux-pieds du Roi qu'à choiſi l'Eternel.

SEIDE.

Oui j'y cours, abjurer un ſerment que j'abhorre.

SCENE ONZIEME.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

AH Seide où vas tu? ..... Mais il me fuit
encor,
Il ſort déſeſperé, frappé d'un ſombre effroi,
Et mon cœur qui le ſuit s'échappe loin de moi,
Seide ..... cet écrit, ton aſpect, ton abſence
A mes ſens déchirés ſont trop de violence.
Hercide devant moi cherche à ſe préſenter,
Ah les cœurs malheureux oſent-ils ſe flatter?
Hercide eſt ce guerrier dont la main meurtriere,
Me ravit mes enfans, & fit périr leur mere.
Mes enfans ſont vivans; & ſans doute aujourd'huy,
Mon ſort & leurs deſtins s'éclairciront par lui.
Mahomet les retient, dit-il, ſous ſa puiſſance,
Et Palmire & Seide ignorent leur naiſſance?

Je m'abuſe peut-être, & noyé dans mes pleurs,
J'embraſſe aveuglement de flatteuſes erreurs ;
Je m'arrête ; je doute, & ma douleur craintive,
Prête à la voix du ſang une oreille attentive.

PHANOR.

Eſperez, mais craignez. Songez combien d'enfans,
Mahomet chaque jour arrache à leurs parens,
Il en a fait les ſiens, ils n'ont point d'autre pere,
Et tous en l'écoutant, ont pris ſon caractere.

ZOPIRE.

N'importe ; amene Hercide au milieu de la nuit,
Qu'il ſoit ſous cette voûte en ſecret introduit
Aux pieds de cet Autel, où les pleurs de ton Maître ;
Ont fatigué des Dieux qui s'appaiſent peut-être.
Un moment peut finir un ſiécle de malheurs,
Hâte un moment ſi doux, vas, cours, vole, ou je meurs.

SCENE DOUZIEME.

ZOPIRE *ſeul.*

O Ciel ! ayez pitié d'un deſtin que j'ignore,
Grands Dieux apprenez-moi ſi je ſuis pere encore !
Rendez-moi mes enfans, mais rendez aux vertus,
Deux cœurs nés généreux qu'un traître a corrompus,

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

DE ton affreux ſecret la trame eſt découverte ;
Ta gloire eſt prophanée & la tombe entr'ouverte :
Seide eſt raſſuré ; mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eut repris ſa fureur,
Seide a révelé cet horrible myſtére.

MAHOMET.

O Ciel !

OMAR.

Hercide l'aime, il lui tient lieu de pere.

MAHOMET.

Que dit, que penſe Hercide ?

OMAR.

Il paroît effrayé :
Il ſemble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt foible ami, le foible eſt bientôt traître
Il n'aura pas long-tems le ſecret de ſon maître :
Je ſçais comme on écarte un témoin dangéreux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reſte ; il faut que dans une heure,
On nous traîne au ſupplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'eſt aſſez : tout ce peuple éperdu,
Craindra du moins le Dieu qui m'aura défendu,
Voilà le premier pas. Mais ſi-tôt que Seide,
Aura rougi ſes mains de ce grand parricide,
Que dans ſon propre ſang ce ſecret ſoit noyé,
Que délivré d'eux tous, je ſois juſtifié ;
Qu'aveugle pour jamais ce peuple m'applaudiſſe,
Et juſqu'en mes fureurs adore ma juſtice,
Qu'on remette à l'inſtant Palmire entre nos mains,
Epaiſſiſſons la nuit qui couvre ſes deſſeins.
Elle naquit en vain de ce ſang que j'abhorre,
On n'a point de parens alors qu'on les ignore ;
Les cris du ſang, ſa force, & ſes impreſſions,
Des cœurs ſouvent trompés ſont les illuſions.
La nature, crois-moi, n'eſt rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude,
Je lui tiens lieu de tout, qu'elle paſſe en mes bras,
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connoît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître,
Mais déja l'heure approche, où Seide en ces lieux
Doit immoler ſon pere à l'aſpect de ſes Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Il vient ; ſa démarche égarée
Marque une ame inquiéte & de zele enyvrée.

SCENE SECONDE.

MAHOMET, OMAR, *d'un côté*, SEIDE *au fond du Theâtre.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir.

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups aſſurons mon pouvoir.

SCENE TROISIEME.

SEIDE *ſeul.*

A Tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre,
Un mot de Mahomet ſuffit pour me confondre ;
Mais quand il m'a rempli de cette ſainte horreur,
La perſuaſion n'entroit pas dans mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai ſans doute,
Mais quelle obéiſſance, helas, & qu'il m'en coute !

SCENE QUATRIEME.

PALMIRE, SEIDE.

SEIDE.

PAlmire, que veux-tu ? Quel funeſte tranſport
Te conduit en ces lieux conſacrés à la mort.

PAL-

PALMIRE.

La frayeur, cher Seide, & l'amour, ſont mes guides,
Mes pleurs baignent tes mains ſaintement homicides ;
Quel ſacrifice horrible, hélas faut-il offrir,
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir.

SEIDE.

O de mes ſentimens ſouveraine adorée,
Parlez, déterminez ma raiſon égarée
Eclairez mon eſprit, & conduiſez mon bras,
Tenez-moi lieu d'un Dieu que je ne comprens pas.
Pourquoi m'a-t'il choiſi ce terrible Prophéte,
D'un ordre irrévocable eſt-il donc l'interprete ?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner, Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos diſcours, il obſerve nos pleurs ;
Chacun révere en lui la Divinité même :
C'eſt tout ce que j'en ſçais, le doute eſt un blaſphême ;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seide eſt le vrai Dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire & le croit & l'adore ;
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu ſi bon, ce pere des humains,
Pour un meurtre effroyable a réſervé mes mains ?
Sa voix s'eſt fait entendre, il a fallu ſe taire,
Et tout fier de ſervir la céleſte colere,
Sur l'ennemi de Dieu je portois le trépas,
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorſque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai moins ſenti l'empire,

Vainement mon devoir au meurtre m'appelloit,
A mon cœur éperdu l'humanité parloit.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la foibleſſe !
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité !
Que la Religion eſt terrible & puiſſante !
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante !
Palmire, je fuis foible, & du meurtre effrayé,
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié,
De ſentimens confus une foule m'aſſiége,
Je crains d'être barbare, ou d'être ſacrilege,
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin ;
Mais c'eſt un Dieu qui parle, & j'ai promis ma main.
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage ;
Vous me voyez Palmire en proye à cet orage,
Nâgeant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes foibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines,
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes ;
Mais ſans ce ſacrifice à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé,
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire.

SEIDE.

Le Ciel & Mahomet ainſi l'ont ordonné.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté.

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot !

SEIDE.

Mais ſi le Ciel l'ordonne.
Si je ſers & l'Amour & la Religion.

PALMIRE.

Hélas !

SEIDE.

Vous connoiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,
S'il exige le ſang que ta bouche a promis.

SEIDE.

Eh bien pour être à toi, que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entens, ſon arrêt eſt ſorti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi ?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieux, quel arrêt farouche !
Que t'ai-je ?

SEIDE.

Le Ciel a parlé par ta voix.
C'eſt ſon dernier oracle, & j'accomplis ſes loix.

Voici l'heure où Zopire à cet autel funeſte,
Doit prier en ſecret ſes Dieux que je déteſte ;
Palmire, éloignes-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Crains le ſpectacle affreux que Dieu va préſenter,
Ces momens ſont cruels, vas, fuis. Cette retraite
Eſt voiſine des lieux qu'habite le Prophéte ;
Vas, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé.

SEIDE.

De ce grand ſacrifice ainſi l'ordre eſt reglé ;
Il le faut de ma main traîner dans la pouſſiere,
De trois coups dans le ſein lui ravir la lumiere,
Renverſer dans ſon ſang cet autel diſperſé.

PALMIRE.

Lui, mourir par tes mains, tout mon ſang s'eſt glacé ;
Le voici, juſte Ciel !

(Le fond du Theâtre s'ouvre, & on voit un Autel.)

SCENE CINQUIEME.

SEIDE, PALMIRE, ZOPIRE.

ZOPIRE.

O Dieux de ma patrie !
Dieux prêts à ſuccomber ſous une Secte impie !
C'eſt pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la derniere fois,

La guerre eſt à la porte, & des mains meurtrieres,
De cette foible paix vont briſer les barrieres,
Dieux, ſi d'un ſcélerat vous reſpectez le ſort....

(Seide à Palmire.)

Tu l'entends qui blaſphême.

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort,
Mais rendez-moi mes fils à mon heure derniere,
Que j'expire entre leurs bras, qu'ils ferment ma paupiere :
Hélas, ſi j'en croyois mes ſecrets ſentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

PALMIRE.

Que dit-il, ſes enfans.

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore,
Je mourrois du plaiſir de les revoir encore.
Arbitres des deſtins daignés veiller ſur eux,
Qu'ils penſent comme moi, mais qu'ils ſoient plus heureux.

Seide tirant ſon poignard.

Il court à ſes faux Dieux, frappons.

PALMIRE.

Que vas tu faire,
Helas !

SEIDE.

Servir le Ciel, te meriter, te plaire ;
Ce glaive à notre Dieu vient d'être conſacré,
Que l'ennemi de Dieu ſoit par lui maſſacré,
Marchons... ne vois-tu pas dans ces demeures ſombres,
Ces traits de ſang, ce ſpectre & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEIDE.

Je vous ſuis Miniſtres du Trépas,
Vous me montrés le lieu, vous conduiſez mes pas :
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'aſſemble,
Demeure.

SEIDE.

Il n'eſt plus tems, avançons . . . l'Autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel ſe manifeſte, il n'en faut point douter.

SEIDE.

Me pouſſe-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du Prophete de Dieu la voix ſe fait entendre,
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Chere Palmire au Ciel addreſſez tous vos vœux,
Je vais frapper.

(Il ſort & va derriere l'Autel où eſt Zopire.

PALMIRE *ſeule.*

O Ciel ! O momens douloureux !
Quelle effrayante voix dans mon ame s'éleve !
D'où vient que tout mon ſang malgré moi ſe ſoulevé ?
Si le Ciel veut un meurtre, eſt-ce à moi d'en juger ?
Eſt-ce à moi de me plaindre & de l'interroger ?
J'obéis, d'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah quel cœur ſçait jamais s'il eſt juſte ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups ſont portés cette fois,
J'entends les cris plantifs d'une mourante voix.
Seide, helas !

SEIDE.

Où ſuis-je, & quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire, un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh ! quoi, méconnois-tu celle qui vit pour toi ?

SEIDE.

Où ſommes-nous ?

PALMIRE.

Eh bien cette effroyable loi
Cette horrible promeſſe eſt-elle enfin remplie ?

SEIDE.

Que me dis tu ?

PALMIRE.

Zopire a-t'il perdu la vie ?

SEIDE.

Qui Zopire ?

PALMIRE.

Ah Grand Dieu ! Dieu de ſang alteré,
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré ;
Fuyons d'ici.

SEIDE *s'aſſied.*

Je ſens que mes genoux s'abbaiſſent,
Ah je revois le jour, & mes forces renaiſſent.
Quoi ! c'eſt vous

PALMIRE.

Qu'as tu fait ?

SEIDE *ſe relevant.*

Moi je viens d'obéir,
D'un bras déſeſperé je viens de le ſaiſir
Par ſes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime,
Grand Dieu tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime ?

Tremblant, saisi d'effroy, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive destiné à répandre son sang;
J'ai voulu redoubler, ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri si lamentable,
La nature a tracé dans ses regards mourans,
Un si grand caractére, & des traits si touchans;
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie,
Et plus mourant que lui, je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger,
Près de ce corps sanglant nous sommes en danger,
Suivez-moi.

(SEIDE *s'assied.*)

(*Il se releve.*)

Je ne puis . . . je meurs . . . ah Palmire!

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire!

SEIDE.

Ah! Si tu l'avois vû le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin;
Je fuyois . . . . croirois-tu que sa voix affoiblie
Pour m'appeller encor a ranimé sa vie;
Il retiroit ce fer de ses flancs malheureux:
Hélas, il m'observoit d'un regard douloureux;
Cher Seide, a-t'il dit, infortuné Seide,
Cette voix, ce regard, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi nos regards effrayés,
Qu'avons-nous fait?

PAL-

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie:
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laiſſes-moi. Pourquoi cet amour malheureux,
Ma-t'il pu commander ce ſacrifice affreux?
Non, cruelle ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurois jamais pû obéir au Ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler?
Hélas, plus que le tien, mon cœur ſe ſent troubler;
Cher Amant, prens pitié de Palmire éperdue.

SEIDE.

Palmire, quel objet vient s'offrir à ma vue?

(*Zopire s'appuye ſur l'Autel*)

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

SEIDE.

Eh! quoi, tu vas à lui.

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cede à la pitié dont je ſuis déchirée,
Je n'y puis réſiſter, elle a vaincu mes ſens.

(*Zopire ſoutenu par Palmire.*)

Hélas! ſervez de guide à mes pas chancelans,
Seide (*Il s'aſſied.*) c'eſt toi qui m'arrache la vie;
Tu pleures, la pitié ſuccéde à la furie.

SCENE SIXIEME.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

CIEL, quels affreux objets ſe préſentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyois Hercide... ah Phanor ! eſt-ce toi ?
Voilà mon aſſaſſin.

PHANOR.

O crime ! affreux myſtére,
Aſſaſſin malheureux, connoiſſez votre pere.

PALMIRE.

Qui, lui ?

SEIDE.

Mon pere !

ZOPIRE.

O Ciel !

PHANOR.

Hercide en expirant :
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant,
S'il en eſt tems encor, préviens un parricide,
Cours arracher le fer à la main de Seide ;
Malheureux confident de cet affreux ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet ;
Cours, hâte toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Seide eſt ſon fils & frere de Palmire.

PALMIRE.

Vous, mon frere.

ZOPIRE.

O mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux,
Vous préveniez mon cœur ; ah malheureux Seide,
Qui t'a pu commander un ſi noir parricide !

(*Seide aux pieds de Zopire.*)

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnoiſſance & ma religion ;
Tout ce que les humains ont de plus reſpectable,
M'inſpira des forfaits le plus abominable :
Rendez, rendez le fer à ma barbare main.

(*Palmire aux genoux de Zopire.*)

Ah mon pere ! Ah Seigneur ! plongez-le dans mon ſein,
J'ai ſeul à ce grand crime encouragé Seide ;
L'inceſte étoit pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'aſſez grands châtimens,
Frappez vos aſſaſſins.

ZOPIRE.

J'embraſſe mes enfans.
Le Ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoye
Le comble des horreurs au comble de la joie ;
Je bénis mon deſtin, je meurs, mais vous vivez,
O vous qu'en expirant mon cœur a retrouvés.
Seide, & vous Palmire au nom de la nature,
Par ce reſte de ſang qui ſort de ma bleſſure,

Par ce ſang paternel, par vous, par mon trépas,
Vangez-moi, vangez-vous, mais ne vous perdez pas,
L'heure approche, mon fils, & la tréve rompue,
Laiſſoit à mes deſſeins une libre étendue,
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'eſt commis qu'à moitié,
Le peuple avec le jour en ces lieux va paroître ;
Mon ſang va les conduire, ils puniront un traître,
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas,
Vous immoler ce monſtre, & hâter mon trépas.
Me punir, vous vanger,

SCENE SEPTIEME.

OMAR, *ſa ſuite*, ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

OMAR.

QU'on arrête Seide,
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide,
Mahomet n'eſt venu que pour vanger les loix.

ZOPIRE.

Ciel! quel comble de crime, & qu'eſt-ce que je vois?

SEIDE.

Mahomet me punir.

PALMIRE.

Eh quoi, tyran farouche,
Après cet attentat ordonné par ta bouche.

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Qu'on l'emmene, Soldats?

PALMIRE.

Non, arrêtez, perfide.

OMAR.

Madame, obéiſſez, ſi vous aimez Seide,
Mahomet vous protege, & ſon juſte courroux.
Prêt à tout foudroyer, peut s'arréter ſur vous,
Auprès de votre Roi, Madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grands Dieux, de tant d'horreurs que la mort me délivre.

SCENE HUITIEME.

ZOPIRE, PHANOR, *le peuple qui s'avance.*

ZOPIRE.

ON les enleve, Ciel! ô pere malheureux!
Le coup qui m'aſſaſſine eſt cent fois moins affreux.

PHANOR.

Enfin le jour renaît, tout le peuple s'avance.
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPIRE.

Soutiens mes pas, allons, j'eſpere encor punir,
L'hypocrite aſſaſſin qui m'oſe ſecourir,
Ou du moins en mourant ſauver de ſa furie
Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ZOPIRE eſt expirant, & ce peuple éperdu,
Se voit déja ſans front dans la poudre abbattu,
Les Prophétes & moi que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zopire.
Yci nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur,
Là nous en gémiſſons, nous promettons vengeance,
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clémence;
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom,
Et ce reſte importun de la ſédition,
N'eſt qu'un bruit paſſager des flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſérénité regne aux plaines du Ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel;
As-tu fait des remparts approcher mon armée.

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la Ville allarmée,

Oſman la conduiſoit par de ſecrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre ou tromper les humains?
Seide ne ſçait point qu'aveugle en ſa furie ;
Il a verſé le ſang qui lui donna la vie.

OMAR.

Qui pourroit l'en inſtruire ? un éternel oubli
Tient avec le ſecret Hercide enſeveli ;
Seide va le ſuivre, & ſon trépas commence ;
J'ai détruit l'inſtrument qu'employa ta vengeance :
Tu ſçais que dans ſon ſang ſes mains ont fait couler
Le poiſon qu'en ſa coupe on avoit ſçû mêler :
Le châtiment ſur lui tomboit avec le crime,
Et tandis qu'à l'Autel il traînoit ſa victime,
Tandis qu'au ſein d'un pere il enfonçoit ſon bras,
Dans ſes veines lui-même il portoit ſon trépas,
Il eſt dans la priſon, & bientôt il expire.
Cependant en ſes lieux j'ai fait garder Palmire ;
Palmire à tes deſſeins va même encor ſervir,
Croyant ſauver Seide, elle va t'obéir ;
Je lui fais eſperer la grace de Seide,
Le ſilence eſt encor ſur ſa bouche timide,
Ce cœur toujours docile & fait pour t'adorer,
En ſecret ſeulement n'oſera murmurer.
Legiſlateur, Prophete & Roi dans ta Patrie,
Palmire achevera le bonheur de ta vie,
Tremblante, inanimée on l'amene à tes yeux.

MAHOMET.

Vas raſſembler mes Chefs, & revole en ces lieux.

SCENE SECONDE.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

CIEL! où ſuis-je, ah Grands Dieux!

MAHOMET.

Soyez moins conſternée,
J'ai du peuple & de vous preſſé la deſtinée,
Ce grand évenement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, eſt un ſecret entre le Ciel & moi.
De vos indignes fers par mes mains dégagée,
Vous êtes en ces lieux libre, heureuſe & vangée;
Ne pleurez point Seide, & laiſſez à mes mains.
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongez plus qu'au vôtre, & ſi vous m'êtes chere;
Si Mahomet ſur vous jetta des yeux de pere;
Sçachez qu'un ſort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le meritez, peut-être vous attend;
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire,
De Seide & du reſte étouffez la mémoire:
Vos premiers ſentimens doivent tous s'effacer
A l'aſpect des grandeurs où vous n'oſiez monter,
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et ſuivre en tout mes loix, lorſque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entens-je? quelles loix, ô Ciel, & quels bienfaits?
Impo-

Impoſteur teint du ſang que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce cruel outrage,
Manquoit à ma miſere, & manquoit à ta rage.
Le voilà donc, Grand Dieu, ce Prophete ſacré,
Ce Roi que je ſervis, ce Dieu que j'adorai.
Monſtre, dont les fureurs, & les complots perfides,
De deux cœurs innocens, ont fait deux parricides,
De ma foible jeuneſſe infâme ſéducteur,
Tout ſouillé de mon ſang tu prétens à mon cœur ;
Mais tu n'as pas encore aſſuré ta conquête,
Le voile eſt déchiré, la vengeance s'apprête :
Entens-tu ces clameurs, entens-tu ces éclats ?
Mon pere te pourſuit des ombres du trépas,
Je vois qu'on ſe ſouleve, on s'arme en ma défenſe,
Le Ciel veut à ta rage arracher l'innocence :
Puiſſai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nâger dans leur ſang,
Puiſſent la Mecque enſemble & Medine & l'Aſie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocriſie,
Que le monde par toi ſéduit & ravagé,
Rougiſſe de tes fers, les briſe & ſoit vengé ;
Que la Religion que fonda l'impoſture,
Soit l'éternel mépris de la race future.
Que l'Enfer dont les cris ménaçoient tant de fois
Quiconque oſoit douter de tes indignes loix,
Que l'Enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi ſeul préparés, ſoient ton juſte partage.
Voilà les ſentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les ſermens, & les vœux que je faits.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoiqu'il en puiſſe être,
Et qui que vous ſoyez fléchiſſez ſous un Maître,
Apprenez que mon cœur ....

SCENE TROISIEME.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR *& ſa ſuite.*

OMAR.

ON ſçait tout Mahomet,
Hercide en expirant revela ton ſecret ;
Le Peuple en eſt inſtruit, la priſon eſt forcée,
Tout s'arme, tout s'emeut, une foule inſenſée
Elevant contre toi des hurlemens affreux,
Porte le corps ſanglant de ſon Chef malheureux :
Seide eſt à leur tête, & d'une voix funeſte ;
Les excite à venger ce déplorable reſte ;
Ce corps ſouillé de ſang eſt l'horrible ſignal,
Qui fait courir ce Peuple à ce combat fatal.
Son fils crie en tout lieu ; je ſuis un parricide,
La douleur le ranime, & la rage le guide,
Il reſpire à demi pour ſe venger de toi,
On déteſte ton Dieu, tes Prophetes, ta loi ;
Ceux mêmes qui devoient dans la Mecque allarmée,
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zéle enyvrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſperés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Acheve, juſte ciel, & ſoutiens l'innocence ;
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien ! que crains-tu ?

OMAR.

Tu vois qulques amis
Qui contre les dangers contre moi raffermis ;
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai, rangez-vous près de moi,
Et connoiſſez enfin qui vous avez pour Roi.

SCENE QUATRIEME.

MAHOMET, OMAR, *& ſa ſuite les armes à la main.*

PALMIRE, SEIDE.

PHANOR *& le Peuple les armes à la main.*

SEIDE *un poignard à la main.*

PEuple, vengez mon pere, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuple né pour me ſuivre, écoutez votre Maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monſtre, & ſuivez-moi....
Grands Dieux,
Quel nuage épaiſſi ſe répand ſur mes yeux !
(Il avance, il chancelle.)
Frappons... Ciel je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE.

Ah mon frere,
N'auras-tu pû verſer que le ſang de ton pere.

SEIDE *tombe entre les bras de Phanor.*

Avançons... je ne puis, quel Dieu vient m'accabler !

MAHOMET.

Ainſi tout ſacrilege à mes yeux doit trembler.
Mortels ſéditieux qu'un zéle aveugle inſpire,
Qui m'oſez blaſphêmer, & qui vengez Zopire ;
Ce ſeul bras que la Terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir oſé douter ;
Dieu qui m'a confié ſa parole & ſa foudre,
Si je veux me venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux connoiſſez ſon Prophete & ſa loi,
Et que ce Dieu ſoit juge entre Seide & moi,
De nous deux devant vous que le coupable expire.

PALMIRE.

Mon frere..... Eh ! quoi ſur eux ce monſtre a tant d'empire :
Ils demeurent glacés, ils tremblent à ſa voix,
Mahomet comme un Dieu leur dicte ici des loix,
Et toi Seide auſſi...

SEIDE.

Le Ciel punit ton frere,
Mon crime eſt déteſtable autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitoit dans mon cœur,
Toi, trembles ſcelerat, ſi Dieu punit l'erreur,
Vois quel foudre il prépare aux artiſans des crimes,
Tremblez, ſon bras s'eſſaie à frapper des victimes ;
Détournez d'elle ô Dieu, cette mort qui me ſuit.

PALMIRE.

Non, Peuple, ce n'eſt point un Dieu qui le pourſuit,
Non, ce traître ſans doute....

MAHOMET *au Peuple.*

Apprenez Infidéles,
A former déſormais des trames criminelles ;
Aux vengeances des Cieux reconnoiſſez mes droits,
La nature & la mort ont entendu ma voix.
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les révoltes du cœur & les moindres penſées ;
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez,
Rendez grace au Pontife à qui vous le devez,
Fuyez, courrez au Temple appaiſer ma colere.

(Le Peuple s'en va.)

PALMIRE.

Arrêtez... le Barbare empoiſonne mon frere,
Monſtre, ainſi ſon trépas t'aura juſtifié ?
A force de forfaits tu t'es deifié ;
Malheureux aſſaſſin de ma famille entiere ;
Otes-moi de tes mains ce reſte de lumiere :
O frere, ô triſte objet d'un amour plein d'horreurs,
Que je te ſuive au moins.

Elle ſe jette ſur le poignard de Seide, & s'en frappe.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Palmire tombant dans les bras des ſiens.

Je me meurs.
Je ceſſe de te voir, impoſteur exécrable,
Je me flatte en mourant, qu'un dieu plus équitable,
Réſerve un avenir pour les cœurs innocens ;
Tu dois régner, ce monde eſt fait pour les tyrans.

SCENE DERNIERE.

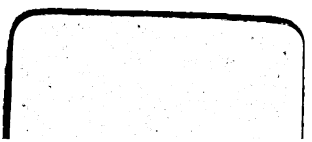
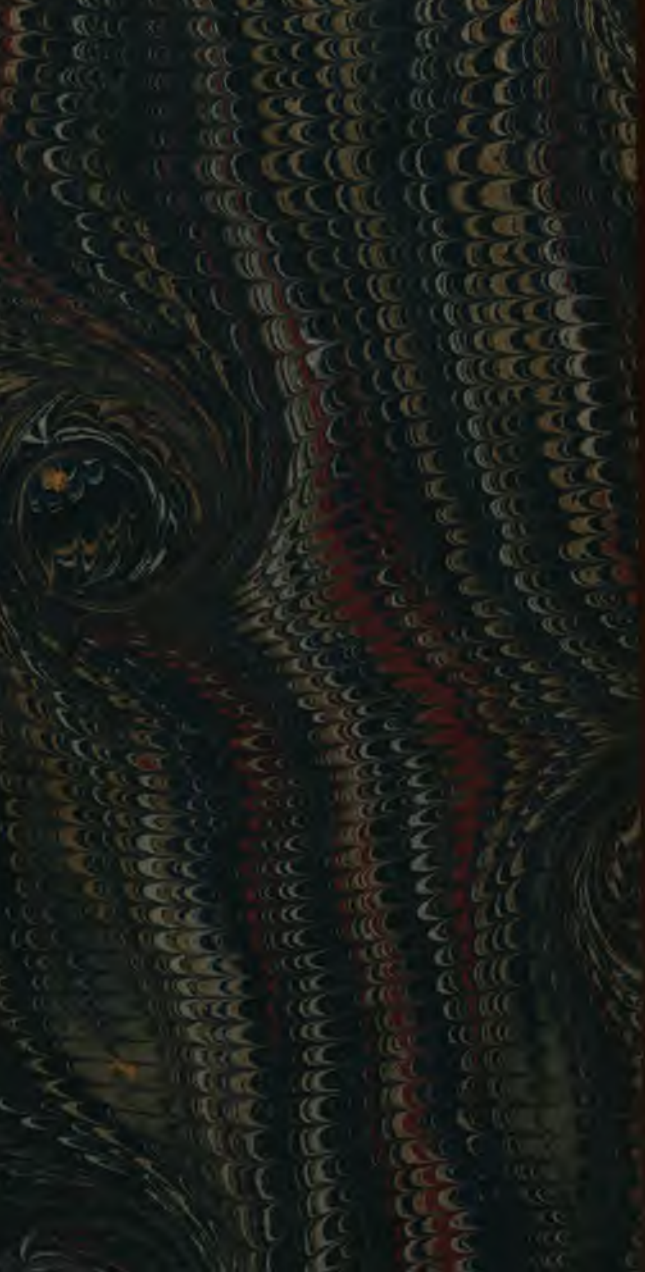
MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Elle m'eſt enlevée, Ah trop chere victime,
Je me vois arracher le prix d'un ſi grand crime;
De tes jours malheureux déteſtable ennemi,
Vainqueur & tout-puiſſant, c'eſt moi qui ſuis puni.
Il eſt donc des remords, ô fureur, ô juſtice!
Mes forfaits dans mons cœur ont donc mis mon ſupplice!
Dieu que je fais ſervir au malheur des humains,
Adorable inſtrument de mes affreux deſſeins,
Toi que j'ai blaſphémé, mais que je crains encore,
Je me ſens condamné quand l'Univers m'adore,
Je brave en vain les traits dont je me ſens frapper,
J'ai trompé les mortels, & je puis me tromper.
Pere, enfans malheureux immolés à ma rage,
Vangez la terre & vous, & ce Ciel que j'outrage,
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour hair qui brûle avec fureur.

(A Omar.)

Et toi de tant de honte étouffé la mémoire,
Cache au moins ma foibleſſe, & ſauve encore ma gloire.
Je veux régir en Dieu l'Univers prévenu,
Mon Empire eſt détruit, ſi l'homme eſt reconnu.

FIN.

530372